

Elles constituent un élément à part entière dans la construction d'une mémoire collective sur son passé récent. La quasi-absence d'images d'époque conduit les auteurs à travailler sur des représentations. Contrairement aux nombreux travaux portant sur les images d'archives de la Seconde Guerre mondiale et des camps de concentration nazis, les images qui circulent en Argentine ne sont pas des « originaux ». Les nombreuses références à la bibliographie sur le génocide des juifs mettent en évidence cette difficulté. Les auteurs décrivent toujours très minutieusement les supports sur lesquels ils travaillent, leurs contextes de production et de diffusion. On ne perd jamais de vue l'objet d'étude. Cette caractéristique essentielle à tout travail scientifique a d'autant plus d'importance dans l'ouvrage que le rôle des images dans la construction d'une mémoire collective et d'une mémoire sociale en Argentine est essentiel. Quels que soient les supports sur lesquels elles se trouvent, les images liées au passé dictatorial et aux années 70 en Argentine contribuent à la construction d'un récit sur le passé. Elles n'en sont pas une illustration, mais une contribution, au même titre que les documents d'archives produits par les acteurs de la dictature – les militaires aux pouvoirs, les associations de défense des droits de l'homme en Argentine et à l'étranger – et ceux de la démocratie – les gouvernements constitutionnels, les associations de défense des droits de l'homme et notamment celles de familles des disparus et de survivants des centres clandestins de détention.

Dans l'introduction de l'ouvrage, Claudia Feld et Jessica Stites Mor signalent que l'objectif était, avant tout, d'asseoir le statut de « l'image » comme « objet d'étude en soi » (p.32). *El pasado que miramos. Memoria e imagen ante la historia reciente* est une réflexion remarquable sur la place que les chercheurs en sciences sociales doivent accorder à la production d'images, tous supports confondus, dans leurs études sur l'histoire du temps présent. En travaillant sur le cas argentin, les coordinatrices apportent leur pierre à l'édifice de la réflexion sur le poids des images dans l'étude des passés violents. Elles nous montrent que la construction de discours sur le passé peut être constituée de représentations. Ces dernières deviennent un enjeu pour les acteurs de la transition : face à une société qui a refusé de voir ce qui s'est produit pendant la dictature, comment lui montrer que les faits ont eu lieu, sans pour autant l'accabler, et obtenir son soutien ? En effet, pendant la dictature et les premières années de la démocratie, de nombreux discours circulent à propos de la responsabilité des militants de gauche et des militaires dans la violence qui a déchiré le pays. La parole des survivants et des

proches de disparus a souvent été mise en doute. Les images, tous supports confondus, ont eu un poids d'autant plus significatif qu'elles servaient avant tout de preuves face à une société qui ne leur faisait pas confiance. Mais cet ouvrage, comme le signale son titre, est avant tout un travail sur le présent. En analysant les productions cinématographiques, documentaires, artistiques, etc., sur le passé dictatorial, les articles donnent un aperçu très clair de l'influence de ce dernier sur la société argentine des années 90 et 2000. Ils font volontiers référence aux discours politiques des secteurs dits de gauche qui, grâce à différents supports, donnent leur interprétation sur la violence des années 70 et alimentent ainsi leurs discours présents. Ils montrent en quoi les films des années 90 et 2000 contribuent aux discours qui mettent en relation les politiques économiques et sociales de la dictature et celles des années 90. Enfin, en évoquant les photographies utilisées par les survivants des centres clandestins de détention et les proches de disparus, les auteurs révèlent en quoi ces outils très personnels appartiennent maintenant à la mémoire collective. Les images ne sont pas une simple référence au passé, elles contribuent à la constitution d'une identité de la société argentine actuelle.

Nadia Tahir

CRIMIC, université Paris 4-Sorbonne
ntahircarrasco@yahoo.fr

Michel GRUNEWALD, Uwe PUSCHNER, dirs, *Le milieu intellectuel protestant en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1871-1963)*.

Bern, P. Lang, coll. Convergences, 2008, 614 p.

Il est toujours difficile d'établir un panorama de l'évolution d'un mouvement de pensée pluriel qui dépasse les cadres sociaux traditionnels, notamment quand celui-ci prend place au sein d'une société qui traverse une époque fort contrastée. Désirant rendre compte du milieu intellectuel protestant en Allemagne entre 1871 et 1963, Michel Grunewald et Uwe Puschner proposent dans *Le milieu intellectuel protestant en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1871-1963)*, une histoire fragmentée à travers une collection d'articles qui s'intéressent principalement à des organes de presse représentant des courants de pensée protestants et à leurs figures les plus importantes. Les contributions qui composent ce recueil ont été rassemblées après la tenue d'un colloque en mars 2006 à l'université Paul Verlaine-Metz. Cette manifestation et l'ouvrage qui en résulte s'inscrivent dans un projet plus vaste, décrit dans l'excellente introduction à l'ouvrage de

Michel Grunewald (pp. 3-22) qui, non content d'en désigner l'enjeu et d'en expliquer le fonctionnement systémique, permet d'en apprécier l'unité. Ainsi cet ouvrage complète-t-il une série de trois études antérieures, coordonnées par Hans Manfred Bock, Michel Grunewald et Uwe Puschner, qui cherchaient chaque fois à circonscrire, en Allemagne et pour la même époque, les interconnexions entre un milieu intellectuel donné – à savoir successivement le milieu intellectuel de gauche, le milieu intellectuel conservateur et le milieu intellectuel catholique –, ses organes de presse et ses réseaux. L'introduction revient sur l'enjeu épistémologique du projet et désigne comme principal point de départ une thèse de Rainer Lepsius selon laquelle, à la fin du XIX^e siècle, la société allemande se trouvait divisée en quatre milieux, ici entendus au sens de structures larges à base « socio-morale » (p. 5), qui résultaient des combats successifs menés par Bismarck contre les catholiques et les socialistes. Selon lui, on trouvait un milieu socialiste, un milieu catholique, un milieu conservateur et un milieu regroupant protestants et libéraux. L'apport mais aussi les limites d'un tel cadre pour l'étude des intellectuels de l'époque sont naturellement soulignés par les directeurs de l'ouvrage. Mais ceux-ci pointent également la nécessité d'un affinement des catégories d'analyse, notamment après 1914, chacun des milieux considérés constituant alors lui-même un champ particulier de tensions et d'affrontements idéologiques.

La première section de l'ouvrage est intitulée « Aspects généraux de la question »; elle est composée de quatre contributions qui permettent d'élargir la réflexion méthodologique amorcée. Ainsi la contribution de Gangolf Hübinger (pp. 25-39) pointe-t-elle, au-delà des grands événements politiques historiques, l'évolution de l'espace public au XIX^e siècle et, notamment, la place grandissante de la presse au quotidien qui modifie le rôle de l'intellectuel et la forme de ses interventions. Comme le note Michel Grunewald, « tout au long du XIX^e siècle, les intellectuels forment l'avant-garde de la modernité [...] À partir des années 1900, ils se trouvent confrontés à la nécessité de défendre leurs idées dans une société pluraliste et démocratique de masse » (p. 6). La contribution suivante est l'œuvre de Rüdiger vom Bruch (pp. 41-59) et revient sur le rôle des « magazines culturels » qui, au tournant du siècle, constituent des instruments de réflexion publique et critique de la société sur elle-même et donc pour les intellectuels, un medium approprié à la diffusion de leurs idées. Ces publications voient néanmoins leur influence baisser à mesure que la société se

modernise après 1890 et que les partis politiques se constituent et canalisent les débats. Les deux autres contributions de cette section sont à attribuer à Hartmut Ruddies (pp. 61-71) et Frederic Hartweg (pp. 73-94). La première propose un regard englobant et relève avec pertinence la pluralité pour ainsi dire originelle des discours politiques, théologiques et ecclésiologiques au sein du protestantisme qui ne cesse d'être exacerbée à l'épreuve de la modernité. Ses différents courants ne semblent s'accorder sur un consensus qu'après l'acceptation de la démocratie pluraliste après la seconde guerre mondiale, voire après la réunification des deux Allemagnes. La seconde se situe à une échelle régionale et expose les évolutions des courants protestants en Alsace et en Lorraine au gré des victoires françaises ou allemandes lors des guerres successives. La considération de ces évolutions et de cette diversité sur les plans régional et national vient justifier le choix d'ordonner les contributions suivantes – qui proposent des études de magazines depositaires de la pensée de divers courants protestants – en trois sections chronologiques distinctes.

La section consacrée à l'Allemagne bismarckienne et wilhelmienne comporte dix contributions. Deux articles – celui de Dagmar Bussiek (pp. 97-119) et celui de Michel Durand (pp. 293-312) – se penchent sur des courants de pensée conservateurs. Tandis que la première se penche sur *Der Reichsbote*, revue conservatrice et antisémite fondée en 1873, qui n'hésite pas à prendre position contre Bismarck et aïe la plus modérée des conservateurs, le second s'intéresse à l'organe d'un mouvement étudiant à tendance conservatrice-nationale, les *Wingolfsblätter*, révélatrices de l'état d'esprit de la communauté étudiante avant et après 1918. Dans une perspective quelque peu différente, Hans-Christof Kraus (pp. 313-338) témoigne de l'évolution entre 1910 et 1941 de l'influent *Die Furche*, un journal que son enracinement dans la foi chrétienne obligera à se distancier peu à peu du national-socialisme et qui participa à la mise en réseau de futurs protagonistes de la *Bekennende Kirche* opposée au nazisme après 1933. Les contributions de Rebecca Schaarschmidt (pp. 121-134) et de Michel Grunewald (pp. 135-162) portent respectivement sur les revues *Die Deutsche Rundschau* et *Die Hilfe* qui représentent des courants intellectuels, moins marqués par la religion, plus libéraux et disposés à participer dans les années 1890 à la modernisation économique mais aussi sociale de l'Allemagne. *Die evangelische Frauenzeitung*, abordée par Christina Stange-Fayos (pp. 185-205), offre également l'image d'un journal progressiste puisqu'il

s'interrogeait au tournant du siècle sur la place des femmes dans la société industrialisée, un parti pris qui à l'époque provoque quelques résistances parmi les protestants les plus orthodoxes. À l'inverse, *Der Volkserzieher* ici étudié par Christopher König (pp. 163-183) représente à cette même période un courant d'obédience *völkisch*, antisémite, qui met au jour une véritable crise au sein du protestantisme. Michel Grunewald remarque, très justement, à propos de cet éclatement de la sphère protestante, qu'« avant 1918, le protestantisme était pour ainsi dire à tous égards représentatif de la société allemande » (p. 12). Il se compose ainsi d'une majorité libérale qui accompagne le gouvernement dans les réformes liées à la modernisation – l'industrialisation, la quête d'une place au soleil, le militarisme, etc. – et jusque 1914, les conservateurs et les orthodoxes constituent une minorité, de même que les pacifistes qui, comme l'illustre la contribution de Philippe Alexandre (pp. 207-238), doivent chercher des adjuvants hors de leur milieu, notamment à l'international. Dans cette constellation de mouvements hétéroclites des prises de position résolument critiques furent exprimées, comme l'illustrent par exemple le roman de 1901 de Erdmann Gottreich Christaller, *Prostitution des Geistes*, critique d'un pasteur contre son église, ici mis en lumière par Simone Orzechowski (pp. 239-259), ou encore les revirements de la revue *Evangelische Freiheit* et de son directeur Otto Baumgarten, qui comme le montre Jens Flemming (pp. 261-292), modifie son discours à l'épreuve de la guerre, évoluant d'une tendance nationale-libérale à une tendance sociale-pacifiste. Dans ce milieu intellectuel protestant profondément divisé, les courants se chevauchent et se côtoient davantage qu'ils ne se succèdent : les traumatismes de la Première Guerre mondiale et son règlement vont cependant entraîner une radicalisation des positions.

C'est ce que révèle la section suivante consacrée à l'entre-deux-guerres et organisée autour de six contributions. Après la guerre, la mise en place contestée de la République de Weimar entraîne une réorganisation régionale de l'église protestante qui déstabilise les fidèles dont le sentiment de frustration est alors largement capté par les nationaux-socialistes. Certes, des courants, à l'image de *Die Furch*, s'efforcent de se distancier des nationaux-socialistes. C'est notamment le cas du *Kulturprotestantismus*, dont le principal vecteur est le journal *Die Christliche Welt*. Hans-Manfred Bock (pp. 341-382) montre que celui-ci, en étroite liaison avec les libéraux de gauche, dispose d'une influence conséquente – même si celle-ci faiblit pendant la République de Weimar – et

s'oppose aux nationaux-socialistes après 1933. À la même époque, on trouvait un courant minoritaire et cantonné au milieu protestant qui tentait d'associer religion et progrès social : Barbara Picht (pp. 383-407) attire notre attention sur celui-ci par l'intermédiaire de deux revues, *Der Religiöse Sozialist* et *Blätter für religiösen Sozialismus*, et montre leurs difficultés à imposer leurs idées, dont certaines alimenteront les réflexions sociales démocrates d'après-guerre. Situé à l'opposé sur l'échiquier politique, on trouvait majoritairement des courants nationalistes, voire *völkisch* comme celui abordé par Alexandra Gerstner, Gregor Hufenreuter et Uwe Puschner (pp. 409-435) qui au cours des années 20 prenait forme dans les pages de la *Deutschkirche* et regroupait le noyau dur des *Deutschchristen*. Celui-ci était animé par un véritable projet de germanisation du christianisme et connut son apogée dans les années 30. De même, l'exposé de Rainer Hering (pp. 437-456) porte sur le courant des *Deutsche Christen* qui, se donnant pour objectif sous l'impulsion de son chef Hossenfelder, la mise au pas idéologique de l'Église protestante, gagna en importance avec la montée du national-socialisme. Selon Manfred Gailus (pp. 457-481), la *Bekennende Kirche* et son organe *Junge Kirche* d'abord résolument opposée aux *Deutsche Christen* et aux nationaux-socialistes, adopte, à la faveur d'un changement de direction, des positions de plus en plus nationalistes et *völkisch* après 1936. Enfin, Clemens Villnhals (pp. 483-502) montre que le mouvement porté par le *Deutscher Glaube* qui avait pour but de rassembler les différents groupements religieux nationalistes du III^e Reich et de fonder ainsi une foi en accord avec le génie de la race, se radicalise davantage encore avec la seconde guerre mondiale. L'évolution de ces différents courants nous aide à comprendre la polarisation idéologique montante de la mouvance protestante dans l'entre-deux-guerres, la foi religieuse ne constituant plus ni un canal, ni un rempart univoque, vis-à-vis de l'idéologie politique et notamment nationale-socialiste.

Avec seulement trois contributions, la troisième section chronologique est consacrée à l'après-guerre. Naturellement, la guerre et la révélation de la barbarie nazie marquent une césure pour le protestantisme et interrogent la responsabilité, qu'elle soit active ou passive, de tout un peuple. Un consensus politique autour de la démocratie pluraliste naît certes à l'Ouest, mais les réseaux d'avant-guerre n'ont finalement guère évolué. Klaus Große Kracht (pp. 505-531), s'intéresse ainsi à l'hebdomadaire *Christ und Welt* qui paraît en Allemagne de l'Ouest à partir de 1948 et montre que la ligne rédactionnelle du journal, héritant d'hommes issus de la *Bekennende Kirche* et de journalistes ayant

dangereusement flirté avec le national-socialisme, demeure résolument conservatrice sur les plans politiques comme théologiques. Michael Schulz (pp. 533-558) souligne que le traumatisme de la Shoah génère néanmoins des réactions rapides dans la communauté protestante. Ainsi montre-t-il l'évolution du magazine *Friede über Israel*, fondé dès 1870, interdit en 1933 et qui reparait dès 1950. Si l'objectif du magazine avant la guerre était de faire du prosélytisme en faveur de l'Église protestante auprès des Juifs, on s'efforce après la guerre de transmettre une meilleure connaissance du monde juif, ce qui conduit progressivement à la remise en cause de la volonté de mission pour privilégier un objectif de rencontre entre les deux communautés au début des années 70. Les anciens réseaux du protestantisme se réorganisant sur une base plus démocratique participent considérablement à la reconstruction de l'Allemagne fédérale après la guerre. Ellen Ueberschär (pp. 559-583) montre au contraire qu'en Allemagne de l'Est, les réseaux protestants se maintiennent dans les limites des contraintes imposées par le régime. Certes, un journal confessionnel, *Zeichen der Zeit*, paraît à partir de 1947 mais joue, tout au plus, un rôle vague de médiation entre les deux Allemagnes puisqu'il ne présente pas de véritables débats politiques, ni théologiques.

En conclusion, les principaux attributs de l'ouvrage dirigé par Michel Grunewald et Uwe Puschner sont sans nul doute sa richesse et sa densité. Le regard qu'il propose sur l'évolution du milieu intellectuel protestant entre 1870 et 1963 est à la fois pluriel et approfondi. La diversité des contributions et le souci du détail perceptible dans chacune d'entre elles peuvent cependant rendre l'accès à l'ouvrage difficile. C'est la raison pour laquelle nous soulignons la contribution de Gilbert Melio qui clôt l'ouvrage (pp. 587-593) et permet non seulement de le replacer dans le projet initial qui commandait à sa réalisation, mais aussi d'établir un bilan des approches méthodologiques et des résultats obtenus dans les quatre volumes de la série, ainsi que de dresser de nouvelles perspectives de recherche. Le lecteur non germanophone éprouvera des difficultés car maintes contributions sont proposées en allemand, c'est pourquoi il est important de préciser qu'il dispose d'un résumé en français à la fin de chaque article. Par ailleurs, certains lecteurs ne manqueront pas de pointer une inégalité criante dans la répartition des contributions entre les trois périodes définies. À ceux-là, on pourra répondre qu'elle s'avère pleinement justifiée du fait du concours déjà évoqué de nombreux phénomènes : la modification progressive du rôle de l'intellectuel,

la montée en puissance des idéologies politiques, la disparition des magazines culturels, la radicalisation des divers courants du protestantisme dans l'entre-deux-guerres, le ralliement unanime à la démocratie libérale après le choc de la seconde guerre mondiale en Allemagne de l'Ouest, les contraintes structurelles auxquelles se heurtait l'exercice de toute religion en Allemagne de l'Est. Nous conseillons fortement la lecture de cet ouvrage à tous les spécialistes du monde germanique et de l'histoire des intellectuels en Allemagne. Il s'avère particulièrement pertinent, pour ne pas dire indispensable, pour les chercheurs qui s'intéressent à la période allant de 1870 à 1939, mais il ne saurait être considéré sans les trois ouvrages qui le précèdent et qui permettent de dresser un panorama détaillé et exhaustif des milieux intellectuels en Allemagne entre 1870 et 1960.

Sebastien Rival

CEGIL, université Paul Verlaine-Metz

Université de la Sarre

sebastienrival@yahoo.fr

Michel GURFINKIEL, *Un devoir de mémoire*.

Monaco, Éd. Alphée/J.-P. Bertrand, coll. Documents, 2008, 186 p.

Porteur d'une dimension réflexive à l'égard de la Shoah, *Un devoir de mémoire* se situe dans le prolongement des ouvrages que Michel Gurfinkiel a déjà publiés : *Israël, géopolitique d'une paix* (Paris, Michalon, 1996), *Le testament d'Ariel Sharon* (Monaco, Éd. du Rocher, 2006) ou encore *Le roman d'Israël* (Monaco, Éd. du Rocher, 2008). Signalons que ce volume n'a pas de caractère « scientifique » – l'auteur est « journaliste-écrivain » (p. 9) – mais qu'il apporte une approche intéressante sur la relation entre mémoire et histoire. Présenté comme un « devoir de mémoire » – c'est le titre –, l'ouvrage affiche une dualité discursive servant de fil conducteur tout au long du récit. Le roman historique, pensé comme tel dès les premières pages, glisse vers un ouvrage réflexif qui croise l'histoire personnelle de l'auteur pendant et après la Seconde Guerre mondiale et un questionnement sur le sort réservé aux Juifs durant le conflit. Les dix chapitres sont autant de repères chronologiques : « La photo » – du frère de Michel Gurfinkiel – est le point de départ du livre, directement lié à une proposition du président de la République, Nicolas Sarkozy, par rapport à l'enseignement de la Shoah (février 2008) : l'« adoption » par les élèves de CM 2 (p. 15) de la mémoire de l'un des 11 000 enfants juifs déportés de France et victimes de l'extermination ; ou « Quarante-deux mille cent huit » numéro de matricule de son